

**Grandes figures :**  
**Cheikh Abderrahmane Thaâlibi (786-873 / 1384-1468)**

*Pr. Djilali Sari\**

---

Déterminante et symbolique à plus d'un titre a été la fondation de cette très modeste institution d'enseignement, de recueillement et piété, dans un site rébarbatif et totalement isolée par de hautes falaises, au surplus constamment battues par les vagues du large, mais bien le site qui « *créa la ville* » (Ravereau, 1989). Précisément, Al-Djazaïr promise postérieurement capitale de l'Etat éponyme, alors que le fondateur est originaire d'une localité anonyme de l'arrière-pays, mais bel est bien un érudit s'identifiant parfaitement à tant d'autres docteurs pérégrinants d'Islâm. C'est bien de Sidi Abderrahmane Thaâlibî<sup>1</sup> qu'il s'agit dont la seule évocation se confond à merveille aussi bien avec l'institution, un mausolée-panthéon le pérennisant, qu'avec la ville et son glorieux passé.

---

\*. Université d'Alger.

1. A cet égard, lacunaire et décevante est la notice rédigée par la rédaction de *l'Encyclopédie de l'Islâm* (2002, X : 456), en se passant de données précises qu'il aurait fallu puiser dans des travaux émanant de spécialistes en la matière, notamment ceux de l'arabisant et islamologue de renom : Jacques Berque (1978-207-220), précisément une riche synthèse, étayée à partir de deux manuscrits les *Rihla* et *Fihrist*, copiés par les soins du regretté Cheikh Mehdi Bouabdellî, au surplus enrichis par la tradition recueillie sur le terrain (nombreuses notes infra de la source précitée).

Par excellence, un haut-lieu ayant structuré et nourri durablement l'imaginaire populaire aussi bien au sein qu'à l'extérieur de la cité historique, voire bien au-delà de la Méditerranée. D'autant que durant ce tournant crucial datant de la fin du XIXe et le début du XXe siècle, tout autour de ce haut-lieu, l'éponyme Thaâlibiyya s'est imposée pour désigner tour à tour la première librairie consacrée aux publications de langue arabe (1896), le somptueux édifice inauguré en 1904 pour dispenser l'enseignement franco-musulman et durant ce même tournant l'ouverture de la première imprimerie fondée par les frères Roudouci réservée aux éditions de la langue arabe, en parallèle à celle des éditions Fontana soutenue par le gouvernement général pour la publication d'ouvrages paraissant en français comme en arabe, voire les deux simultanément (S. Ben Cheneb, 1964 : 41-42)...

Aussi la présente approche est-elle centrée sur les trois axes suivants :

- Un brillant cursus identifiable à celui de tant d'autres docteurs pérégrinants d'Islâm.
- La finalité et le symbolique de l'institution thaâlibiyya.
- Le rôle et la place de l'érudit.

## **I. Un brillant cursus identifiable à celui de tant d'autres docteurs pérégrinants d'Islâm**

Issu de la noble et illustre lignée des Thaâliba, Cheikh Abderrahmane Thaâlibî est né en 786-873/1384-1468, à 60 Km à l'ouest d'Alger, précisément aux Isser, localité jouxtant l'oued éponyme dans la wilaya de Boumerdès. C'est là qu'à été entamé la première étape de son cursus, et c'est à l'aube du XVe siècle que l'adolescent a rejoint Bijâia<sup>1</sup>, abritant encore une pléiade de savants repré-

---

1. En se fondant sur la tradition recueillie par Cheikh Mehdi Bouabdellî dans les environs proches de Bijâia, la localité encore attestée par une zâouïa, celle dite de Djous, en fait présentement la source minérale de Toudja, a compté de nombreuses familles dont sont issues les citadins de Bijâia. C'est de ces dernières qu'est issue la branche tunisienne, soit les lointains aïeux du Cheikh Abdelaziz Thaâlibi, le fondateur du Vieux Destour tunisien (J. Berque, 1978 : 210).

## Grandes figures : Cheikh Abderrahmane Thaâlibi

sentés notamment par Al-Wâghlîcî, Al-Manaklatî et Al-Machdalî. Plus tard, en 1406, année de la mort de l'historien Ibn-Khaldoun au Caire, il s'est fixé à Tunis pour poursuivre et consolider sa formation, notamment auprès de l'imâm Al-Barzalî (né en 740-1340), natif de Kairouan, disciple du célèbre jurisconsulte Ibn Arafa (716-803/ 1316-1401), le plus illustre représentant de l'école mâlikite hafside, la référence incontournable des doctes maghrébins.

Avec profit, il a eu l'occasion de fréquenter de près les élèves d'Ibn Arafa, notamment Al-Ubbî et Al-Ghubrînî. Aussi à partir de 1414 doit-il couronner ce brillant parcours, mais en suivant la voie royale d'alors, celle devant le conduire nécessairement au Caire, voire d'autres centres-phares de sciences et de culture du Mechrek s'accordant ainsi deux années de circuits d'études bien méritées.

*« A son retour à Tunis (1416), il a conscience qu'il sait déjà de hadith autant que Maghrébin de son époque », souligne Jacques Berque (1978 : 211) et d'ajouter : « lui-même fait grands cas de la « licence » (ijâza) que lui délivre alors un maître tlemcennien de passage Ibn Marzûq dit Al-Hafîdh, et cela lui permet de tisser ensemble dans sa bibliographie de Grenade à Bagdad, à peu près toutes les reconnaissances savantes du monde arabe ».*

C'est donc après cette longue absence particulièrement studieuse, qu'il est revenu s'établir définitivement dans sa patrie pour s'y consacrer pleinement et doctement durant un demi-siècle, tant à l'enseignement et la production d'une dense et riche œuvre variée qu'à la création, l'entretien et l'animation de l'institution éponyme demeurant le cœur vibrant de tant d'Algéroï(e)s et d'Algérien(ne)s depuis six siècles et que symbolise à merveille le mausolée immaculé trônant sur les hauteurs de la ville d'Al-Djazaïr, celle qui n'a pas tardé à devenir la capitale de l'Etat éponyme, dès la libération des trois îlots, le penon en 1516.

## II. La finalité et le symbolique de l'institution Thaâlibiyya.

Pourvu d'une aussi vaste et solide formation, il s'est adonné sans relâche à une intense activité axée sur l'enseignement, l'exégèse perpétuée et matérialisée pour la postérité par l'édification de la zâouïa

surplombant majestueusement le penon d'Alger, témoin et théâtre par excellence de l'épopée entreprise par les frères Barberousse libérateurs, et poursuivie par leurs successeurs particulièrement durant l'âge d'or de la Régence d'Alger aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle (F. Braudel, 1985, II, 203-208). Du reste, une fondation dont les attraits et le pittoresque ont retenu l'attention de nombre d'observateurs, à l'instar de Guy de Maupassant :

« La toute mignonne zâouïa qui s'égrène par petits bâtiments, pas petits tombeaux carrés, ronds et pointus, le long d'un escalier allant en zigzag de terrasse à terrasse. L'entrée en est masquée par un mur qu'on dirait bâti en neige argentée encadrée de carrelages en faïence verte et percé d'ouvertures régulières par où l'on voit la rade d'Alger »<sup>1</sup>.

Cependant, bien au-delà de cette esthétisme, Jacques Berque (1978 : 213) a pu transpercer le rôle municipal réellement jouée par Cheikh Thaâlibî<sup>2</sup>. L'appréhension a été aisée en se référant aux inscriptions attestant plusieurs fondations pieuses en parallèle à beaucoup de faits historiques, tient-il à préciser. Et de citer les cérémonies fastes commémorant la nativité du Prophète et rassemblant chaque année notables et menu peuple. Convivialité festive grâce aux revenus des 69 domaines constituant les biens *waqf* de l'institution<sup>3</sup>.

Bien plus, après avoir été durant les siècles écoulés le centre d'accueil et de convivialité, c'est en de quelque sorte un panthéon<sup>4</sup> où reposent quelques éminentes personnalités du monde politique et des lettres, voire de certains imams. Il en est ainsi notamment du dey Mustapha (1798-1825), son fils Omar Pacha (1825-1827), le dernier bey de Constantine, Hadj Ahmed qui a soutenu la résistance à l'Est après celle de l'Emir Abdelkader. Il en est de même des sépultures de

1. Guy de Maupassant : *La vie errante*, in Œuvres complètes.

2. Guy de Maupassant : *La vie errante*, in Œuvres complètes.

3. Parmi ces dotations l'on relève celle de la généreuse Douma bent Mohammed qui en 1925, constitua en habous ses chaudrons de cuivre des ustensiles devant servir aux cuissons des aliments offerts aux nécessiteux. (Klein, 1937, III).

4. Suivant l'épigraphie, la mosquée de Sidi Abderrahmane date de 1696 et a été édifiée à l'emplacement même de la kouba de Thaâlibî (Klein, 1937, II, p. 11).

saints emblématiques dont certains ont sauvé la ville en 1541, lors de la désastreuse expédition de Charles-Quint d'Espagne, venu faire d'Al-Djazair sa deuxième capitale. C'est aussi Wali Dada mort durant cette année même. Bien plus, c'est là que reposent aussi bien deux imams appartenants aux deux rites de la ville : Mohammed Ben Cheneb (1869-1929), le premier universitaire algérien dont la rue longeant l'édifice porte son nom. Contiguë au mausolée, s'élève la prestigieuse médersa éponyme, la Thaâlibya<sup>1</sup>, le monument de style néo-mauresque inaugurée en 1904 dont le hall d'honneur calligraphie les noms d'érudits et intellectuels inventoriés par Al-Hafnaoui (1906).

En conséquence, autant de repères et symboles survalorisant à merveille et sanctifiant la prestigieuse institution du saint-patron de la ville historique d'Al-Djazair. Sans conteste, une notoriété transcendant le temps et l'espace grâce à une érudition tendant à rappeler celle des siècles d'or !

### III. Le rôle et la place de l'érudition de cheikh Thaâlibi

Par rapport à l'œuvre de l'historien Ibn Khaldoun (1332-1406) Thaâlibi souligne magistralement les enseignements tirés des constructions étatiques propres à l'Occident musulman, entrant inexorablement en déclin, précipité par l'éviction totale de l'Andalousie en dehors du dernier Etat moribond de Grenade. L'œuvre de Cheikh Abderrahmane Thaâlibi constitue un panorama de la culture axée plus particulièrement sur l'exégète et l'eschatologie, nourries de l'école mâlikite, tout en prenant en compte les connaissances des autres écoles orthodoxes. Or durant cette période gravement affectée tant par le décadence politique que par la léthargie inhérente au post-*idjtihad*, cette érudition ne rappelle-t-elle d'une façon ou d'une autre l'âge d'or révolu ? Le dernier sursaut salutaire ?

---

1. Nous l'avons l'étayée en qualifiant le rôle qu'elle a joué excellemment dans l'émergence de l'élitisme réappropriateur du patrimoine culturel (Sari Dj. 2006 : 17-110), du reste bien entrevu incidemment par J. Berque (1978 : 216, note 5 infra) : « *Et cette médersa, avec des maîtres comme Ibnou Zekri et d'autres, aura contribué appréciablement à la sauvegarde de la culture islamique en Algérie* ».

**- L'œuvre d'un des plus illustres docteurs maghrébins**

Par bien des aspects, l'œuvre de Cheikh Abderrahmane Thaâlibî tend à s'identifier à celle des principaux docteurs du monde arabo-musulman, nonobstant la léthargie d'ensemble ambiante. Une œuvre manquant à juste titre la notoriété du maître de son vivant même, bien postérieurement comme le montre le regain de la publication de certaines de ces œuvres, précisément à l'aube du XXe siècle souligné alors par l'avènement du mouvement Jeunes Algériens, réplique du mouvement Jeunes Turcs.

S'agissant de l'œuvre représentant, optimisant à merveille ses efforts et mérites, il faut rappeler l'exégèse : *Al-jawâhîr al-hissân*, rédigée de 832 à 833 H qui, examinée aussitôt par Ibn Marzûk (766-842 : 1354-1438) qu'il a appréciée, (Talbi, 1985, I : introduction). Rapidement, les premières copies ont gagné nombres de bibliothèque dont celles de Bijâia, Tlemcen et Fès avec d'autres capitales du Machrek dont en particulier la Mecque et Médine.

En effet, pour cette œuvre magistrale, Cheikh Abderrahmane Thaâlibî s'est référé à de nombreux exégètes notamment Ibn Ataya Al-Gharnatî et surtout Ibn Taymîya (661-728/1263-1328), théologien et juriconsulte hanbalite de formation avant tout, embrassant non seulement celle des autres écoles jurisprudentielles (*khilâf*) mais encore celle de la littérature hérésiographique (*firaq*), en particulier de la falsafa et du sûfisme (J. Vernet, 1975, III, p.978).

En tout état de cause, comme le précise Jacques Berque (1978 : 216) : « (Mais) il faudrait pousser plus avant la comparaison avec d'autres tafsîrs, et notamment avec les tafsîrs algériens d'époque pour apprécier le sien de façon suffisamment critique ».

« En quoi, par exemple, l'ouvrage de Thaâlibi diffère-il de celui d'Ali Haya Al-Tilimsânî, qu'on réputait le « dernier des exégètes » ; ou de celui d'Ahmad al-Massîli, dont un fragment, soustrait à l'indiscrétion du monarque hafside, ne devait revenir au Magreb qu'après un long détour par le Soudan ? ».

En définitive, c'est aux contemporains de poursuivre les investigations en usant des méthodes les plus éprouvées en la matière. Il convient de citer *al-'Ulûm al-fâkhira* (Sciences de gloire), consacrées à l'eschatologie et composées en une année, une fois l'auteur ayant atteint la soixantaine : « *C'est (donc) un bilan aussi bien de sa pensée qu'un trésor d'éruditions que nous livrent ces pages regorgeantes de citations* ». En effet, nombre de citations sont empruntées aux grands théologiens musulmans.

Enfin, en dehors d'autres manuscrits traitant de sujets divers, s'ajoutent notamment *Al-Mokhtar fî al-Djawâmî'*, publié en 1906, ainsi qu'une glose relative au traité de morphologie et de syntaxe d'Ibn Hâdjib (570-646-1174-5-1249), deux opuscules ayant contribué à la notoriété de ce grammairien doublé de *fakih*, alliant dans ses écrits les doctrines des Mâlikites égyptiens à celle des Mâlikites maghrébins (H. Fleisch, 1975, III : 804-805). C'est dire les talents de Cheikh Abderrahmane Thaâlibî dont le court séjour au Caire a été bien rempli et s'est révélé particulièrement fructueux. Quant à Jacques Berque (1978 : 212, note 3 infra), il cite *Kitâb al-Marâ'î* qui aurait fait à Alger l'objet de plusieurs éditions populaires, alors que la Bibliothèque nationale d'Alger indique au Catalogue des manuscrits une « *vision* » (*ru'ya*) datée de 871 H, peu de temps avant la mort du Cheikh. S'agit-il suivant Jacques Berque du no 7 mentionné par Brockelmann, lequel cite également no 3, un manuscrit *Kitâb al-ru'â wa-'l manâmât* ?

### - La consécration

Bien plus que la notoriété dont il a joui de son vivant même, on observe-à plus d'un demi-millénaire d'écart un regain soutenu à travers l'édition et la réédition de ses principales œuvres.

En effet, de son vivant, la modeste institution d'enseignement de l'érudit s'est révélée une ruche bourdonnante en dépit d'un site pratiquement inaccessible au sein d'une cité encore modeste, fortement dominée par les métropoles maghrébines proches et lointaines. Bien plus certains savants en herbe ou brillant au firmament ont daigné lui rendre visite et sollicité sa *idjâza* (licence), à l'instar notamment de l'illustre Cheikh Mohammed ben Youcef Al-Sanoussî (832-895/1428-1490), (S.Ben

Cheneb, 1998, IX, 20-24), son frère utérin Ali ben Mohammed Tâlûti (mort en 895/1490) et l'imam-prédicateur Abdelkrim Al-Maghîlî (844-903/1440-1503). Or, c'est à travers ce dernier que l'influence de Thaâlibi s'est propagée très loin, jusqu'en Afrique sud-saharienne.

Postérieurement, c'est à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle que l'exégète du maître fait l'objet d'édition en 1905-1907, en 4 tomes comptant 1693 pages, grâce à Mohammed ben Khodja (1865-1915), largement commentée et vulgarisée par les maîtres de la médersa Thaâlibiya, à l'instar notamment de Saïd Ibn Zekri, Abdehalîm Bensmâïa (1866-1933), Mohammed Ben Cheneb (1869-1929). Tous s'y sont référés en commentant de larges extraits à leurs auditeurs et étudiants. Du reste, cet intérêt croissant pour les différents aspects du patrimoine culturel s'est renforcé sans cesse à travers la remise à jour de joyaux de notre culture comme le souligne à juste titre Saâddine Ben Cheneb (1964 : 40-46).

Ainsi replacée dans le cadre géo-politique d'alors, l'œuvre de Cheikh Abderrahmene Thaâlibî doit être appréciée à sa juste valeur. En effet, durant ce XV<sup>e</sup> siècle partout marqué par la déstabilisation irrémédiable des dynasties maghrébines, elle a contribué efficacement à la revitalisation des forces vives ayant contribué avec d'autres forces au rayonnement d'Al-Djazair, et par voie de conséquence à l'émergence de l'Etat éponyme et son invincibilité, face à l'annexion de Mers E-Kébir et d'Oran. De plus, durant le tournant crucial du début du XX<sup>e</sup> siècle, déterminante a été la réédition *Al-jawâhir al-hissân* accompagnée à dessein par d'autres sources dont le *Boustân* et la *dirâya' dû à deux auteurs originaires respectivement de Tlemcen et Bejaia, soit deux prestigieux foyers culturels du Maghreb Central, références incontournables de notre patrimoine.*

---

1. Respectivement d'Ibn Mariem rédigé en 1011 / 1603 et par Ahmed Al-Ghobrinî (644 -704 / 1246- 1304). Le premier a été réédité en 1908 par Mohammed Ben Cheneb et le second en 1910, les deux par l'imprimerie Al-Thaâlibiyya, en hommage au saint-patron de la ville. Précisons à la suite de Saadaddîn Ben Chenab (1964 : 42) que l'imprimerie a été créée, grâce au dynamisme des frères Ahmed et Kaddour ben Merad Turki dit Roudouci, leur père étant originaire de l'île Rhodes. C'est grâce à leur multiples va-vient à cette île qu'ils ont alimenté abondamment Alger, répondant ainsi aux besoins pressants engendrés par ce tournant crucial d'éveil manifesté dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur imprimerie librairie a constitué le centre incontournable de tous les lettrés d'alors.

## Références bibliographiques

- Ben Cheneb S. (1964), *La renaissance de la culture algérienne dans le premier quart du XIV<sup>e</sup> siècle de Hégire*, Revue de la Faculté des lettres d'Alger, n° 1, p.37-66(en arabe).
- Ben Cheneb M. (1998), Sânoussî, *Encyclopédie de l'Islâm*, Leiden, Brill, t IX, p.20-24.
- Berque J. (1978), Le mausolée dans la ville, in *L'intérieur du Maghreb*, XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle, Paris, Gallimard, 2007-220.
- Braudel F. (1985), La première et la prodigieuse fortune d'Alger, in *La méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A Colin, t 2, p. 203-208.
- *Encyclopédie de l'Islâm*, Leiden, éd. Brill, 2002, t X, p. 456.
- El-Hafnaoui (1906), *Ta'rif al khalaf birijâl al-salaf*, Alger, Fontana, p.606 et Beyrouth, 1982, p.623 (en arabe).
- Fleisch H. (1975), Ibn Hâdjib, *Encyclopédie de l'Islâm*, Leiden, Brill, t III, p. 804-805.
- Klein H. (1937), *Feuillets d'El-Djazaïr*, Alger, réédition par les soins de Djamel Souidi, éd. Le Tell, 2003, deux opuscules.
- Maupassant Guy de (1988), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, p.890.
- Ravereau A. (1989), *La Kasbah d'Alger et le site créa la ville*, Paris, Sindbad, p. 247.
- Sari Dj. (2006), *L'émergence de l'intelligentsia algérienne, 1850-1950*, Alger, éd. ANEP, p. 320.
- Thaâlibî A. (1985), *Al-jawâhir al-hissân*, Alger, SNED.
- Thaâlibî A. : *Nayl al-Ibtihadj*, Fes, 1317 / 1898.
- Dr. Bouamrane Chikh et collectif, *Dictionnaire des Maghrébins célèbres* (2000), Alger, Dahlab, p. 510.

- Thaâlibî A. Rihal, bibliographie manuscrite dont une copie en possession chez Cheikh Mehdi Bouabdelli.
- Thaâlibî A. (1985), *Tafssîr Al-jawâhir al-hissân*, Alger, SNED, 1985, 5v.
- Vernet J (1075), Ibn Taymiya, *Encyclopédie de l'Islâm*, éd. Leiden, t III, p.976-979.